

« Le communisme ouvrier s'oppose à l'occupation, non pas sur le terrain du « nationalisme » ou de la « libération nationale », mais sur la base de la liberté, de l'égalité, de l'abolition du système salarial et de la libération humaine. Les communistes ouvriers méprisent le sentiment inhumain du nationalisme ».

Démystifier le nationalisme de gauche



par Mahmood KETABCHI

D'autres brochures de Solidarité Irak

1. Pour une loi consacrant l'égalité des genres, par l'Organisation pour la liberté des femmes en Irak.
2. Proposition de législation générale du travail, par la fédération des conseils ouvriers et syndicats en Irak.
3. Les caractéristiques fondamentales du Parti communiste des travailleurs, par Mansoor Hekmat.
4. Qui était Mansoor Hekmat, par Hamid Taqvee.

La politique de guerre « préventive » sans limites que les Etats-Unis mènent afin d'assurer leur domination et de contrôler le monde soulève, plus que jamais, de sérieuses questions sur la façon d'affronter l'occupation en Irak, et de manière plus générale, sur la question de l'impérialisme. Dans mon article « ISO sur l'Irak : isolationnisme, nationalisme et solidarité internationale », je critiquais le nationalisme de gauche aux Etats-Unis, qui se limite à réclamer le retrait des troupes US et UK d'Irak. Plus particulièrement, j'attaquais la position de l'International Socialist Organisation [scission de l'International Socialist Tendency, dont le SWP britannique est la branche la plus connue, ndt] en faveur d'une autodétermination nationale à tout prix, même si cela signifiait l'arrivée au pouvoir des islamistes. En effet, l'ISO refuse de prendre position en faveur de la liberté, de l'égalité, de la laïcité, des droits des travailleurs et de la lutte de libération des femmes.

Cette position, à gauche, vient largement d'une vision simpliste du capitalisme mondial, dans laquelle l'impérialisme est assimilé aux Etats-Unis et vice-versa. Dans cette optique, les mouvements nationalistes bourgeois du « tiers-monde » capitaliste sont considérés comme une forme d'opposition à l'impérialisme. L'impérialisme (les USA) serait l'ennemi principal et n'importe quel opposant à cet ennemi serait un ami du peuple, ou au moins, porteur d'éléments progressistes.

Cet article sur l'ISO a suscité quelques réponses, qui touchent à une grande variété de problèmes. Cependant, je voudrais ici me focaliser sur un point fondamental, qui, à mon avis, constitue la base du nationalisme de gauche. Les opposants de gauche aux USA, hostiles au gouvernement américain et à sa politique de domination mondiale - et en particulier à l'occupation de l'Irak - sont enfermés dans ces fondements nationalistes. Le nationalisme de gauche est en stricte opposition avec le mouvement communiste ouvrier sur cette question.

Le communisme ouvrier s'oppose à l'occupation, non pas sur le terrain du « nationalisme » ou de la « libération nationale », mais sur la base de la liberté, de l'égalité, de l'abolition du système salarial et de la libération humaine. Les communistes ouvriers méprisent le sentiment inhumain du nationalisme. Ils combattent l'islamisme, qui est un courant d'extrême-

Ces brochures, ainsi que le bulletin mensuel de l'association, sont disponibles sur le site www.solidariteirak.org en format .pdf.

droite et extrêmement réactionnaire. Leur lutte contre l'impérialisme est un combat contre le capitalisme, c'est-à-dire qu'elle vise à l'abolition du salariat et à l'établissement du socialisme. Par conséquent, en s'opposant à la guerre et à l'occupation, ils se concentrent sur l'organisation ouvrière autour des questions de classe. Ils combattent pour la liberté inconditionnelle de revendiquer, de s'organiser et de faire grève, pour les droits des femmes, le progrès humain, le bien-être et la libération humaine. L'opposition aux Etats-Unis et aux gouvernements occidentaux provient de multiples horizons. Elle peut être le fait, par exemple, de l'Arabie Saoudite, de la Libye, de la Jordanie, de l'Iran, du Mexique et ainsi de suite. La gauche et la droite, la bourgeoisie et la classe ouvrière peuvent constituer d'autres voix parmi ces opposants. Elles peuvent varier de forme, de tonalité, de puissance, de cadre de travail. Ici, je ne remettrais pas en cause les intentions de ceux qui s'opposent à l'impérialisme. Je ne parle pas de leur honnêteté ou de leur trahison, pas plus que je ne baserai mon jugement au sujet des diverses forces d'opposition sur ce qu'elles disent d'eux-mêmes, ou sur ce qu'elles veulent que nous croyions à leur sujet. Tout cela n'est pas pertinent pour mon propos. Je parlerai plutôt de la position, des décisions et choix politiques qu'elles prennent, et du rôle qu'elles jouent dans la lutte entre la classe ouvrière et les capitalistes. En d'autres termes, je traiterai ici des forces sociales et de la lutte des classes.

Je n'ai pas non plus l'intention de minimiser la menace que le gouvernement US, avec sa force brutale et ses machines meurtrières, constitue pour l'humanité, ni de diminuer l'importance de la confrontation militaire, de l'agression, etc. J'essaye simplement de montrer que la base de « l'opposition à l'impérialisme » peut avoir plusieurs sources.

Ce faisant, j'aimerais faire avancer notre discussion en posant cette simple question : « Comment distinguons-nous les différentes critiques de l'impérialisme pour les relier à la lutte des classes ? ».

Je souligne cela, car en tant que communistes, nous devons proposer une perspective différente, qui reflète les intérêts de la classe ouvrière, par opposition à ceux de la bourgeoisie, qui renforce son mouvement, clarifie, propose une direction, et permette de développer une alternative communiste ouvrière pour la révolution.

Cette discussion doit nous permettre d'avancer, d'aller au-delà de l'anti-impérialisme, de l'anticolonialisme et de la récente rhétorique contre l'Empire. Elle doit nous inviter à briser les barrières, à éviter les pièges et à sortir de l'horizon morbide dans lequel nous nous trouvons actuellement.

de l'égalité et d'un monde meilleur pour la population en Irak. Elle doit être une lutte pour la solidarité avec le véritable mouvement de libération des masses opprimées de la population irakienne. Ce mouvement est fortement inscrit dans la scène irakienne, et le Parti communiste-ouvrier d'Irak le représente. Ce parti, cette lutte pour construire un monde meilleur, mérite notre soutien et notre solidarité.

Pour contacter Mahmood KETABCHI : mekchi@msn.com

pour établir une société socialiste. C'est le refus d'accepter l'argument absurde selon lequel, aujourd'hui, nous avons à nous rassembler contre l'impérialisme et mettre les USA hors d'Irak. et qu'ensuite nous pourrions décider de ce qui arriverait après. Le communisme ouvrier condamne fortement cet argument, car c'est un argument réactionnaire de la bourgeoisie pour supprimer la lutte pour la liberté, l'égalité et le socialisme. L'appel à unifier les rangs des masses contre l'occupation US en Irak au nom de l'indépendance nationale est équivalent à l'appel de Bush à s'unir contre le terrorisme afin de protéger la sécurité nationale des USA. Pour le communisme ouvrier, la lutte pour le socialisme n'est pas une question pour le futur, c'est une lutte qui a besoin d'être menée maintenant. Le socialisme ne viendra pas tout seul, il ne peut triompher que si nous nous organisons et si combattons pour l'établir.

En opposition à la guerre et à l'occupation, le communisme ouvrier se concentre sur l'organisation de la classe ouvrière. Il combat pour leurs droits inconditionnels à protester et à organiser leurs propres conseils, comités et syndicats. Il organise les travailleurs à se battre pour leurs moyens d'existence et à améliorer leur sort. Il construit un fort et puissant syndicat des chômeurs afin de devenir l'épine de l'administration civile US en Irak. Il construit des conseils de quartier pour maintenir la sécurité des masses et construire un pouvoir politique. Il considère la cause des femmes et leur libération comme une mesure en faveur de la libération de l'humanité. Il s'est courageusement battu contre la brutalité et la barbarie islamiste. Il refuse le nationalisme, sentiment méprisable qui nie l'humanité. Le nationalisme bourgeois s'élève contre la liberté et l'égalité. Le nationalisme engendre la haine, la bigoterie, le racisme, l'ethnisme, l'épuration de guerre et la destruction. Le communisme ouvrier incarne l'humanité civilisée, le progrès, la libération, la laïcité, l'égalité, le socialisme, et l'émancipation humaine.

Pour construire un mouvement puissant de la classe ouvrière et construire un pôle communiste ouvrier aux USA, le nationalisme de gauche doit être critiqué et nous devons l'affronter. Cette tendance dominante de la gauche nationaliste s'est rapprochée des forces réactionnaires et nationalistes opposées aux USA. Elle n'a pas été capable de produire une alternative viable pour les masses de gens, qui courageusement et en nombre sans précédent, sont descendus dans les rues contre l'occupation en Irak et contre les crimes contre l'humanité. Mettre les USA hors d'Irak, par nous-même, n'est pas une solution en soi, compte tenu des souffrances quotidiennes de la population irakienne. Notre lutte contre l'occupation et la guerre des USA en Irak doit être une lutte pour la défense de la liberté,

Réponses à mon article

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je souhaiterais vous donner un avant-goût des quelques réponses aux questions soulevées dans mon premier article, ainsi que des extraits de la littérature de l'ISO.

« Il serait bon pour les Irakiens si, avec les forces progressistes au premier rang, ils commençaient à reconstruire et à former un gouvernement laïque et non ethnocentrique fondé sur la volonté directe des masses et capable d'assurer aux citoyens la sécurité de leurs droits et libertés. Cela ne pourra arriver tant que l'occupation ne sera pas terminée, et je pense donc que l'essentiel devrait être comment mettre fin à l'occupation ». « Qui est l'ennemi principal de la démocratie au Moyen-Orient ? L'histoire a montré que le plus grand danger pour la population au Moyen-Orient n'est pas les forces islamistes, mais les USA ».

« En bref, le nœud de cette question est 'Qui est l'ennemi principal ?' L'islam politique a souvent joué un rôle anti-impérialiste, avec beaucoup de limites. Je pense que nous devons commencer par soutenir la lutte contre l'oppression et l'impérialisme ».

« Les islamistes peuvent et doivent se battre contre l'impérialisme, mais quand on en vient à leur vision de la société et à leur façon de la faire fonctionner réellement comme en Iran, ils acceptent l'inégalité de classe du capitalisme ».

« Le point est que chaque coup porté contre l'Etat US par n'importe quelles forces anti-impérialistes est un énorme pas en avant pour tous ceux qui souffrent du courroux du gouvernement des USA, y compris ceux qui vivent aux Etats-Unis ».

« L'impérialisme multiplie les fondamentalismes. Ainsi, comment la conscience de classe peut-elle s'élever au-delà des deux faces de la même médaille impérialisme/fondamentalisme ? La réponse, à mon avis, est qu'elle ne le peut pas. Vous devez enlever l'élément impérialiste d'abord, ou vice versa. Si vous savez comment les attaquer tous les deux en même temps, je vous remercie de me le faire savoir... Comment pouvons-nous combattre le fondamentalisme sans avoir tout d'abord défait l'impérialisme ».

(Phil GASPER, dans « La politique de l'islam politique », International Socialist Review de juillet-août 2003). « Alors que les socialistes sont inflexiblement opposés à l'idéologie et aux tactiques de l'islam radical...ne pou-

vant les considérer comme des alliés, nous reconnaissons également que l'ennemi principal demeure la brutalité du système international capitaliste et des puissances impérialistes qui en tirent bénéfice. En effet, comme l'islam surgit principalement comme réaction à l'impérialisme, les socialistes peuvent parfois se trouver combattre du même côté que les islamistes, même s'ils ne leur font aucune concession politique. L'islam politique restera une force tant qu'une véritable alternative de gauche ne réémergera pas dans les pays où elle est actuellement influente ».

Dans un article publié dans l'International Socialist Review n° 31, septembre-octobre 2003, « L'occupation et la résistance en Irak », Nicole Colson explique : « Nier le droit à l'autodétermination, même si cette autodétermination prend la voie du fondamentalisme islamique, c'est accepter l'idée qu'une puissance extérieure a le droit de dicter qui doit avoir le pouvoir en Irak ».

Dans le même article, elle ajoute : « La montée de la résistance contre l'occupation US devrait être bien accueillie pour deux raisons : un, parce que les Irakiens ont le droit fondamental à l'autodétermination et deux, parce que la résistance croissante aide à contrecarrer les projets de Washington en Irak et ailleurs ».

Nicole COLSON, dans un autre article « Terrorisme ou opposition à l'occupation ? - derrière les bombardements en Irak », dans Socialist Worker du 5 septembre 2003 : Après avoir parlé d'une série de bombardements mortels qui ont détruit l'ambassade jordanienne, le siège des Nations Unies (ONU) à Bagdad et une mosquée à Nadjaf, Nicole COLSON explique : « les Irakiens ont raison de résister à l'occupation, et ils méritent l'appui du mouvement international contre la guerre ».

Pour résumer les articles ci-dessus • L'impérialisme, c'est-à-dire les USA, est l'ennemi principal.

- Notre principale tâche est de combattre l'impérialisme et d'exiger la fin de l'occupation en Irak.
- L'impérialisme est décrit comme une puissance extérieure.
- L'indépendance et l'autodétermination nationale est la clef de la libération des irakiens quel que soit le type de gouvernement (y compris un régime islamiste) qui viendrait au pouvoir.
- Les islamistes et les nationalistes sont des forces anti-impérialistes et nous devrions leur faire un bon accueil et soutenir leur résistance contre

impérialisme, du combat contre le colonialisme, et pour la fin de l'occupation en Irak. Ils refusent non seulement de prendre une position de soutien à la liberté et à l'égalité, mais pire, ils attaquent honteusement ceux qui condamnent la barbarie islamique et d'autres forces réactionnaires comme étant des « racistes » ou des « sectaires », tout comme les forces de droite pro-israéliennes qui traitent ceux qui condamnent la brutalité israélienne comme contre les Palestiniens d'« antisémites ».

Le nationalisme bourgeois est une cause perdue. Certains pays ont fait tomber le colonialisme et mis en places des gouvernements nationalistes. D'autres ont renversé les régimes fantoches à la main des USA et des forces occidentales par la révolution ou des coups d'Etat militaires et établi des « gouvernements indépendants », ou encore, ont nationalisé les ressources du pays, les industries, les banques, etc. Cependant, la vie des populations des pays qui ont leur « gouvernement national et indépendant » n'est pas devenue meilleure, et dans certains cas, elle s'est même empirée. De nouveaux régimes brutaux et répressifs ont remplacé les forces coloniales, et se sont rapidement connectés avec les USA et les puissances occidentales. L'élite bourgeoise gouvernant ces pays, en dépit de leurs plaintes contre le « système économique international injuste », continue de bénéficier de ce même système, prospère largement et remplit ses poches aux frais de sa propre population. En même temps, l'ascension de ces nouveaux régimes n'a pas entravé la capacité des USA et des grandes puissances à rendre la vie des populations du monde de plus en plus misérable. Elle ne les a pas empêché de dicter leur volonté à la population mondiale. Elle ne les a pas empêché d'entraîner le monde vers plus de barbarie et de destruction. Le monde est devenu plus dangereux qu'il ne l'a jamais été auparavant. En opposition à la critique bourgeoise de l'impérialisme, le communisme ouvrier suit les enseignements de Marx, qui nous propose une alternative. Il a combattu sans relâche contre le gouvernement US et sa politique génocidaire contre le peuple irakien. En même temps, il a montré l'alliance des forces d'opposition réactionnaires alliées avec les Etats-Unis, et combattu contre le régime Baasiste de Saddam Hussein. La critique de l'impérialisme, de la guerre et de l'occupation formulée par le communisme ouvrier n'est pas la critique plaintive de la bourgeoisie du « tiers-monde », mais la section la plus avancée de la classe ouvrière. Le communisme ouvrier affronte la guerre et l'occupation, non sur le terrain du nationalisme, du patriotisme, ou de la souveraineté nationale, mais sur celui de la lutte des classes. Cette opposition à la guerre et à l'occupation est une opposition contre la bourgeoisie. C'est un combat, non pas pour un gouvernement national et indépendant, mais

ce qu'il a à l'esprit quand il parle de l'exploitation. La production de la plus-value ou d'un surplus de valorisation se produit en cours de chaîne de production. Ce surplus, c'est le travail impayé du travailleur que le capitaliste encaisse dans sa poche. La technologie moderne ou « traditionnelle » ne produit aucune valeur additionnelle. Elle ne fait aucune différence entre le capital domestique et étranger, sur qui le personifie, sur le fait qu'il soit grand ou petit, ou de savoir où les produits sont vendus. L'exploitation capitaliste se réalise en dépit de tout cela.

Conclusion

L'analyse marxienne du capital n'est pas seulement une tentative d'interpréter le monde, mais avant tout de le transformer. Par sa critique du capital, il nous explique comment combattre le capitalisme. Une grande partie de la gauche n'a pas cette approche du concept essentiel de la critique marxienne du capital, telle qu'on la retrouve ci-dessus ; un concept qui sépare catégoriquement la vision de Marx des autres critiques du capital. Tandis que la critique marxienne du capital est concentrée sur la production et l'appropriation de la plus-value du travail et du salaire, le nationalisme de gauche choisit de diviser le capitalisme entre bons et mauvais, entre les puissances impérialistes et les « nations du tiers-monde » qui en sont les victimes. Ses partisans appellent à combattre l'impérialisme et, dans le cas de l'Irak, à la fin de l'occupation, considérant que cela devrait être l'objectif principal de notre lutte et qu'une fois que l'armée US sera hors d'Irak, tout ira vers la stabilisation, même si cela signifie une République islamique en Irak.

C'est exactement en raison de ce type d'analyses nationalistes que les slogans « retour immédiat des troupes », « Non à l'occupation en Irak », et « autodétermination pour l'Irak », constituent le noyau de la plate-forme nationaliste de gauche, et que les questions de la liberté, du droit des travailleurs, de la libération des femmes, de la laïcité, des droits de l'homme, de l'égalité, et du socialisme sont reléguées comme des enjeux secondaires, sans grande importance ou sont enterrées pour être renvoyées à un avenir lointain. Ce type d'opposition à la guerre ne peut que favoriser le nationalisme, le nettoyage ethnique, l'islamisme et le tribalisme. Ainsi, nous sommes confrontés à une situation où nombre de gauchistes agissent en tant qu'apologistes et donnent leur appui, quoique « critique » aux bandes islamistes criminelles, aux forces nationalistes et ethniques et aux seigneurs tribaux réactionnaires en Irak ; le tout sous la bannière de l'anti-

l'occupation, tout en les critiquant.

- Le système capitaliste international et les puissances impérialistes sont l'ennemi principal, tandis que l'islam politique n'est pas inclus dans ce système.
- Les socialistes et les islamistes sont parfois du même côté, mais les socialistes ne font aucune concession politique aux islamistes (plus tard nous verrons comment Gasper essaye de dissimuler le fait que l'islam politique est une alternative d'extrême droite bourgeoise contre les travailleurs, les communistes et la liberté).

Nous pouvons voir ici, que le nationalisme et l'indépendance nationale du plus mauvais aloi constituent la pierre angulaire de l'argumentation des mouvements anti-guerres. Je dis du plus mauvais aloi, car ils ne feignent même pas d'adhérer à une certaine forme d'indépendance « nationale démocratique », que prêchent les libéraux bourgeois du tiers-monde. Ce soutien vulgaire au nationalisme place inévitablement les anti-impérialistes du côté des islamistes, des nationalistes, des forces du nettoyage ethnique, des seigneurs tribaux irakiens, dans l'ensemble du monde arabe et toutes les sociétés frappées par l'islamisme.

L'anti-impérialisme des nationalistes de gauche

Nombreux sont, parmi les forces anti-impérialistes aux USA, ceux qui se considèrent comme marxistes, socialistes, communistes et anticapitalistes. Ils proclament qu'ils veulent éliminer le capitalisme et établir le socialisme. Ils affirment s'opposer à l'impérialisme parce qu'ils sont anticapitalistes. Cependant, l'impérialisme, dans la littérature de gauche, est réduit à la politique étrangère des USA et des puissances occidentales. Il est présenté essentiellement comme un expansionnisme et une domination du monde, à une guerre et une agression contre les peuples du « tiers-monde ». L'impérialisme est essentiellement considéré comme le pillage des richesses nationales des « nations opprimées » et comme un requin de la finance, comme l'oppression des nations pauvres par les nations riches, de l'Est par l'Ouest, du Sud par le Nord, et des « pays en voie de développement » par « les pays développés », et ainsi de suite...

Une telle conception du système capitaliste mondial pose en prémisses que, sur terre, il y a dans le monde deux types de capitalisme : le capitalisme US et des pays occidentaux (impérialisme) d'un côté, et le capitalisme du tiers-monde de l'autre. Le capitalisme est considéré comme une

force « étrangère » et « extérieure » dans des pays « en développement ». L'impérialisme représenterait la société multinationale qui domine les économies du tiers-monde et empêche le « capital national » de s'accroître dans ces pays. Ainsi, les puissances impérialistes s'appuieraient sur leur technologie de pointe pour entraver la croissance économique du tiers-monde, et les pays impérialistes dirigeraient le marché mondial en détruisant les marchés intérieurs dans le tiers-monde, où les bourgeoisies locales vendent leurs produits.

Cette perception de l'impérialisme dépeint les puissances impérialistes comme des bourreaux, qui tirent bénéfice du système capitaliste mondial, et la bourgeoisie nationale comme une victime, qui n'en bénéficie pas ou pas assez. Alors que les premières sont abhorrées, cette dernière ne serait pas si mauvaise, puisqu'elle représente l'indépendance nationale et peut engendrer une résistance à l'impérialisme. Dans cette optique, si les méchants impérialistes cessaient de piller le monde, la classe dirigeante capitaliste dans les pays en voie de développement pourrait améliorer la situation de leurs populations. Voilà une position qui dédouane les classes réactionnaires et despotiques du capitalisme dans le tiers-monde... C'est ce que j'appellerai la critique bourgeoise de l'impérialisme. Le mauvais capitalisme du « premier monde » et le bon, l'inoffensif capitalisme du « tiers-monde » sont, en réalité, un même groupe nationaliste bourgeois dont le but est de soumettre les travailleurs et de briser leur lutte pour la liberté et le socialisme.

L'impérialisme contemporain n'est pas distinct des formes antérieures de l'impérialisme et du colonialisme, car il n'est rien d'autre que le capitalisme. « L'impérialisme occidental » et le « capitalisme du tiers-monde » ne sont pas deux entités séparées en terme de processus d'exploitation et d'appropriation de la plus-value de la force de travail. Ils ne font qu'une seule et même chose. Le capital dans les « pays en voie de développement » dépend autant du capital international pour sa survie que le capital international dépend d'eux : ils sont une partie intégrante l'un de l'autre. Ce qui définit principalement leur interconnexion, c'est l'exploitation des travailleurs et la lutte pour obtenir la plus grosse part des profits. Si les rapports sociaux capitalistes ne peuvent se produire en isolant l'un de l'autre dans un pays donné, elles ne peuvent pas non plus être liées par des frontières nationales ou géographiques, par ce morceau de terre appelé « Etat-nation ».

La classe dirigeante capitaliste du « tiers-monde » gémit à propos de l'injustice du système économique international, mais elle est largement bénéficiaire de ce même système. Ainsi, elle est aussi investie dans le système

sous forme d'un escompte, et l'entreprise capitaliste peut se concentrer sur la production de plus-value plutôt que de s'impliquer dans le processus d'échange de marchandises. Une partie de la plus-value va aux directeurs et aux contremaîtres qui maintiennent l'ordre chez les ouvriers et assurent l'extraction de plus-value qu'ils produisent. Une autre part de la plus-value va à l'Etat, sous la forme d'impôts, qui assure la stabilité et la protection nécessaire pour le capital, et ainsi de suite.

Alors que le capitaliste industriel (au sens large) est engagé dans la production de plus-value, le négociant réalise la transformation de la marchandise en argent. En d'autres termes, les négociants ne produisent pas de plus-value, car acheter et vendre une marchandise représente simplement un échange entre deux choses de valeur égale. Cependant, les négociants rendent la création de plus-value possible en transformant les produits du travail en capital. De même, le bailleur de fonds ne produit aucune plus-value, mais il prête son argent au capitaliste industriel qui peut allonger l'argent pour l'expansion de sa production ou la création d'une plus-value. En d'autres termes, les financiers investissent leur argent au sein de l'entreprise capitaliste de manière purement temporaire. En mettant leur argent à disposition du capitaliste industriel, les bailleurs de fonds fournissent les moyens d'existence de la production et de l'appropriation de la plus-value. De ce fait, les négociants et les bailleurs de fonds ne sont ni les appropriateurs, ni les distributeurs de la plus-value. Ils sont les destinataires d'une partie de la plus-value, respectivement, sous forme d'intérêts et d'escomptes. Par conséquent, ce n'est ni en achetant ni en vendant sur les marchés domestiques ou internationaux, ni en prêtant ou en empruntant de l'argent que se crée la plus-value. Ainsi, Marx emploie sa théorie de la plus-value comme un outil de principe en localisant et en analysant les divers groupes d'individus au sein de la société capitaliste, et la manière dont ils sont reliés à la production et à l'appropriation de la plus-value. L'analyse marxienne du capital se pose contre le nationalisme de gauche et leurs grandes idées lumineuses, analysant le capitalisme et l'impérialisme en terme de « grand capital contre petit », « capital occidental étranger contre capital national du tiers-monde », de « technologie occidentale de pointe » contre « technologie arriérée du tiers-monde », et de « domination impérialiste du marché mondial contre la tentative de la bourgeoisie nationale dans le tiers monde de protéger leur marché intérieur ». Ces critiques du capital sont étrangères au marxisme. La théorie de Marx de la plus-value est la pierre angulaire de son analyse du capital. Pour lui, la classe signifie la production de la plus-value par l'ouvrier et son appropriation par le capitaliste industriel. C'est

force de travail est transférée de la circulation des produits à la sphère de production, il est valorisé, c'est-à-dire qu'il produit de la plus-value. Maintenant, les produits du travail réalisés dans le processus de production comprennent : la valeur des moyens de production ou capital constant + la valeur de la force de travail ou capital variable + la valeur additionnelle créée au cours de la production. Par conséquent, sur la base de la formule de Marx, nous avons : capital constant (c) + capital variable (v) + plus-value (p) = valeur totale (C) ou $C = c + v + p$. Il faut souligner que ce processus de valorisation a lieu, au cours de la production, grâce à l'ouvrier qui travaille gratuitement durant une partie de sa journée de travail.

L'analyse marxienne de la plus-value, c'est-à-dire son concept de classe, identifie non seulement la base sur laquelle la production capitaliste est rendue possible, mais agit également en tant que fil conducteur pour une compréhension d'ensemble du capital. La théorie marxienne de la plus-value fournit une analyse unique des différentes fonctions et des mouvements du capital, afin de les réunir et de créer sa pièce maîtresse : le Capital.

Il utilise sa théorie de la plus-value pour expliquer la reproduction et l'accumulation du capital, la concentration du capital, la technologie, les machines et l'automatisation, la baisse tendancielle du taux de profit, la théorie des prix, le marché et la compétition, la composition organique du capital, le taux d'exploitation (le taux de plus-value), etc... En même temps il explore l'influence de ces éléments sur la production de la plus-value.

Plus encore, la théorie marxiste de la plus-value explique, non seulement, le lieu de la production directe de plus-value et de son appropriation, mais elle identifie également la position des autres groupes de travailleurs, non producteurs de plus-value pour les capitalistes, comme par exemple les négociants et les capitalistes prêteurs d'argent, ou les groupes tels que les managers, l'Etat, etc...et comment ils se relient à la production et à l'appropriation de plus-value.

Production contre distribution de la plus-value

Pour augmenter sa production, le capitaliste peut avoir besoin d'emprunter de l'argent à un bailleur de fonds, qui en retour obtiendra une partie de l'excédent de valeur sous forme d'intérêts. D'ailleurs, le capitaliste industriel peut vendre ses produits à un négociant pour accélérer la rotation des capitaux. Le négociant, en retour, reçoit une partie de la plus-value

capitaliste international, que leurs partenaires US et occidentaux. Par exemple, la dernière chose que l'Arabie Saoudite voudrait voir arriver, c'est un marché rendu frileux envers sa production de pétrole en raison de crises économiques à l'Ouest. En d'autres termes, l'exploitation ouvrière dans les gisements de pétrole d'Arabie Saoudite dépend des ventes de pétrole sur le marché mondial ; cela signifie que les conditions d'exploitation en Arabie Saoudite ne sont pas un facteur d'isolement, au contraire, elles existent seulement en conjonction avec le système capitaliste international. C'est pourquoi, non seulement les « puissances impérialistes », mais également les classes dirigeantes capitalistes du « tiers-monde » tirent bénéfices du système capitaliste mondial.

Les capitalistes du « tiers-monde » caractérisent leur contentieux avec les Etats-Unis et les puissances occidentales comme une « noble lutte pour l'autodétermination », pour « l'indépendance et la souveraineté nationale », le « développement économique », et ainsi de suite. Mais en réalité, ils luttent avant tout pour se partager l'exploitation des travailleurs. L'indépendance nationale et l'autodétermination n'est rien d'autre, pour la bourgeoisie, que le droit d'exploiter leurs « compatriotes » de la classe ouvrière. Ce qui manque aux nationalistes de gauche dans leur compréhension de l'impérialisme, c'est qu'ils n'arrivent pas à définir l'impérialisme comme étant essentiellement une relation capitaliste entre le capital et le travail ; au contraire, ils se focalisent sur les politiques impériales des grandes puissances internationales. Une critique marxiste de l'impérialisme devrait commencer par l'analyse de la perspective de classe. Une telle analyse nous permet de dessiner une distinction entre la classe ouvrière - l'opposition marxiste radicale au capitalisme - d'un côté, et les pleurnicheries de la bourgeoisie au sujet de la façon dont elle est « opprimée » par quelques grands requins. Sans une telle distinction clairement tranchée, le nationalisme de gauche tombe du côté de la critique nationaliste bourgeoise de l'impérialisme.

Ce qui distingue l'opposition marxiste au capitalisme d'une critique bourgeoise, c'est le point d'entrée par lequel elle analyse le système capitaliste international. L'analyse de classe, la relation entre le capital et le travail constituent l'approche marxiste tandis que le nationalisme, la « fierté nationale », la « souveraineté nationale », « l'indépendance nationale », la « libération et l'autodétermination nationale » représentent la conception bourgeoise de l'affrontement à l'impérialisme. Ce sont deux perspectives totalement différentes. Pour présenter la perspective marxiste de l'analyse de classe, nous devons d'abord, évacuer l'analyse de classe vulgaire qui explique la classe par les stratifications sociales présentes dans diffé-

rents groupes de la société. Voici ce que Phil Gasper, dans « La politique de l'islam politique » nous donne comme une analyse de classe de l'islam politique :

« L'islam politique n'est évidemment pas uniquement confiné à la bourgeoisie. Les islamistes ont également souvent été capable de drainer derrière eux de larges sections de pauvres urbains - souvent récemment arrivés de la campagne, vivant dans les taudis et bidonvilles et survivant à la marge de la société - mais également des sections de la classe dirigeante traditionnelle dont les positions sont menacées par les nouveaux développements économiques. Néanmoins, il est juste de qualifier l'islam politique comme étant essentiellement un mouvement petit-bourgeois, ce qui explique sa nature contradictoire et volatile ». Tout d'abord, la nature de classe d'un mouvement n'est pas déterminée par le groupe de personnes qui participe de fait au mouvement, mais par la position politique qu'il prend et le rôle social qu'il joue dans la lutte entre le capital et le travail. Par exemple, personne n'a jamais considéré le Parti Travailliste britannique comme un parti communiste ou même socialiste, sous prétexte que les travailleurs constituaient une grande partie de leurs adhérents. De même, le Parti National-Socialiste en Allemagne a eu une certaine base chez les travailleurs et les pauvres. Pour être direct et clair, dans la société capitaliste, aucun mouvement de la classe ouvrière non-socialiste incluant l'islam politique dans les pays touchés par l'islamisme, en particulier quand ils essayent de prendre le pouvoir politique, ne peut être de quelque manière que ce soit, une alternative au capitalisme.

En second lieu, si nous prenons l'analyse de classe de Phil Gasper et que nous l'appliquons, par exemple, à l'Iran, nous en venons à la conclusion que l'islamisme en Iran, qui est à la tête du système capitaliste représente le « mouvement petit-bourgeois » ! Ainsi, l'on peut voir que cette référence à l'islamisme comme un mouvement petit-bourgeois est un constat absurde. Une grande partie de la gauche nationaliste avant, et même pas mal de temps après, la révolution de 1979 décrivait l'islam politique, Khomeyni et ses partisans, comme un mouvement petit-bourgeois. Il a été caractérisé, à la manière de Gasper, comme un mouvement anti-impérialiste avec une nature « contradictoire et volatile ». Le problème avec les islamistes n'est pas qu'ils ne sont pas anti-impérialistes ou qu'ils prêchent la « collaboration de classe », comme l'ISO voudrait que nous le croyions. L'islamisme lui-même est un mouvement d'extrême-droite de la bourgeoisie dans les pays touchés par l'islamisme. En raison d'une telle analyse de classe, la gauche iranienne a, le plus souvent, traité l'islam politique comme un allié et/ou est restée confuse sur la manière d'affronter le gou-

dépeints en tant que citoyens égaux aux yeux de la loi. La seule différence est que le travailleur est le vendeur et le capitaliste l'acheteur. Ainsi, acheter et vendre la force de travail, ne crée en soi aucune valeur additionnelle pour le capitaliste. En vendant sa force de travail au capitaliste, l'ouvrier renonce à sa possession. En retour, le capitaliste paie l'ouvrier sous forme de salaire. Dorénavant, la force de travail appartient au capitaliste et non plus à l'ouvrier. Ce qui intéresse le capitaliste, c'est que cette marchandise d'un genre particulier - la force de travail - a une forme unique. Elle peut se reproduire (les moyens de subsistance requis pour reproduire la force de travail vendue) et de plus, il peut produire une valeur additionnelle, ou plus-value. Par conséquent, le capitaliste en tant que nouveau propriétaire de la force de travail, met l'ouvrier au travail, c'est-à-dire qu'il commence à consommer la force de travail.

En plus de la force de travail, le capitaliste a besoin des moyens de production, qui incluent les machines et les matières premières. Pendant le processus de travail (le processus de production), le travailleur, par la vertu de la productivité de sa force de travail, préserve d'une part la valeur des moyens de production et la transfère à la nouvelle marchandise. En d'autres termes, les moyens de production n'apportent aucune valeur additionnelle pour le capitaliste. Ainsi, Marx appelle ces moyens de production « capital constant ». D'autre part, le travailleur ajoute la valeur de sa force de travail, plus une nouvelle valeur qui est la plus-value de son travail. Si cette nouvelle valeur n'était pas ajoutée, aucune plus-value ne serait créée. Comme la force de travail se crée elle-même, et ajoute une valeur additionnelle, Marx appelle cette valeur de force de travail, « capital variable ».

Mais comment l'ouvrier crée-t-il cette nouvelle valeur, cette plus-value ? Durant le processus de travail quotidien de production, son temps de travail est divisé en deux parties. Dans la première partie de la journée, il travaille pour produire la valeur de sa force de travail dépensée pendant la production. Il est payé sous forme de salaire qui lui permettra d'acheter ses moyens de subsistance. Dans la seconde partie de la journée, il crée la valeur additionnelle, ou plus-value. C'est un temps de travail nécessaire, nécessaire au sens où il lui fournit ses moyens d'existence et le maintient en vie pour qu'il puisse continuer à vendre sa force de travail. La seconde partie second temps de travail est un temps en surplus. Il est en surplus, car il est au-delà de la valeur de la force de travail. Le travailleur est payé pour la première partie, mais pas pour la seconde. Marx désigne cette plus-value comme « travail non-payé ». Le capitalisme s'approprie cette valeur de travail excédentaire, non-payé. Ainsi, une fois que la

tal de toutes les sociétés. Ce qui est commun à toutes les productions sociales est la relation entre le travail et les moyens de production, c'est-à-dire que les producteurs utilisent certains outils pour travailler certains objets. En raison de cette relation entre la force de travail (facteurs subjectifs) et les moyens de production (facteurs objectifs), une certaine quantité de valeur d'usage est produite. Marx appelle ceci le « processus du travail ». Si la production sociale forme une base fondamentale de toutes les sociétés, la production de plus-value constitue une caractéristique importante des sociétés de classe, et sans cette plus-value, aucun exploiteur ou exploité n'existerait. Par conséquent, aucune exploitation de classe, comme Marx la définit, n'aurait pu exister. Ainsi, la classe, pour Marx, fait référence aux processus économiques par lesquels la plus-value est produite et appropriée par un autre groupe que le producteur direct. Ce qui fait que la production capitaliste est similaire à d'autres systèmes de production antérieurs dans la société de classe, c'est la production de plus-value et son appropriation par un groupe ou une classe régnante dans la société. Il en résulte que l'exploitation, qui est commune à toutes les sociétés de classe, ne suffit pas à distinguer le capitalisme des sociétés de classe qui lui sont antérieures. La production capitaliste n'est pas une prolongation des sociétés de classe antérieures, elle s'en distingue par la manière dont laquelle la plus-value est extraite du producteur direct. Ce trait distinctif est la production de la plus-value.

La production capitaliste, c'est-à-dire la production d'une plus-value se produit « dès lors que l'ouvrier cesse de faire partie des conditions de production objectives (esclavage, servage) ou que la communauté naturelle primitive (Inde) cesse d'être la base sociale ; bref, dès lors que la force de travail elle-même devient marchandise de manière généralisée (Marx, Chapitre inédit du capital). En d'autres termes, la marchandisation de la force de travail constitue le prérequis de la production capitaliste. L'ouvrier en tant que vendeur de sa force de travail et le capitaliste en tant qu'acheteur, se rencontrent sur une « base égale », c'est-à-dire, l'échange de la force de travail pour de l'argent, ce qui implique que l'ouvrier et le capitaliste identifient leurs droits respectifs à la propriété. L'ouvrier devrait être le propriétaire unique de sa force de travail. Le capitaliste doit, lui, être considéré comme le propriétaire de l'argent. Le travailleur et le capitaliste passent un contrat par lequel l'ouvrier vend sa force de travail pendant une certaine période en échange d'une certaine somme d'argent, laquelle paye les moyens de subsistance requis pour reproduire la force de travail vendue. Dans ce contrat, deux choses égales sont échangées. Apparemment, aucune coercition n'est impliquée. Ils sont tous les deux

vement islamiste capitaliste qui a pris le pouvoir après que le Shah ait été renversé. L'anti-impérialisme de Khomeyni (rappelez-vous la prise de l'ambassade des Etats-Unis de Téhéran) a désarmé la gauche qui s'est accrochée à l'idée que les USA étaient l'ennemi principal et que les travailleurs devaient combattre pour l'indépendance nationale.

Les islamistes sont venus au pouvoir comme la seule alternative disponible pour la bourgeoisie iranienne, pour les puissances occidentales et le gouvernement des USA, leur permettant d'écraser la radicalisation révolutionnaire dans la classe ouvrière et dans les masses populaires. Khomeyni et son régime islamique ont écrasé la révolution, ce que le Shah ne pouvait pas faire. Contrairement aux idées répandues, Khomeyni n'était pas le résultat de la révolution, mais la continuation du gouvernement de la bourgeoisie en Iran, qui a troqué ses habits monarchiques en habits islamiques. L'analyse de Phil Gasper sur l'islam politique dissimule le fait que l'islamisme a été et continue d'être l'alternative la plus barbare et la plus réactionnaire dans les pays dominés par l'islam, et auquel la bourgeoisie « traditionnelle », ou toute autre bourgeoisie, a recouru en temps d'instabilité politique pour briser la liberté et écraser la lutte pour le socialisme.

En conclusion, l'analyse superficielle de classe que nous donne Phil Gasper manque totalement de substance, parce qu'elle ne traite pas - ou masque - la vraie question de la classe, alors qu'elle constitue l'élément central de l'analyse du capital chez Marx. Cela ne veut pas dire qu'il est sans importance d'analyser les diverses strates et couches sociales et leur rôle politique et économique, mais qu'une telle analyse n'est appropriée qu'après avoir fourni une analyse de classe fondée sur le fonctionnement intrinsèque du capital. Les classes sociales ne font pas les relations de production, elles sont elles-mêmes le reflet de cette production. Nous devons procéder comme Marx le faisait, les mettre en lumière : c'est ainsi qu'il expliquait le capital. Avant qu'il ne parle de profit, il présente son concept de la plus-value. Avant qu'il ne traite de la question du prix, il parle de la valeur. Si Gasper avait suivi les enseignements de Marx, il ne conclurait pas son analyse ridicule de l'islamisme en les présentant comme étant « essentiellement un mouvement petit-bourgeois », ce qui le place lui-même du côté des islamistes.

Une analyse marxiste de l'impérialisme commence par une critique du capital. Cependant, il est important de se rendre compte qu'être anticapitaliste ne suffit pas à être marxiste. Se dire anticapitaliste ne signifie pas grand chose. C'est seulement une déclaration de principe : comment décrivons-nous le capitalisme et sous quel angle le critiquons-nous ?

La définition marxienne du capitalisme

Comme toute théorie dans un monde interconnecté et complexe, celle de Marx appréhende la société sous un angle précis, qui lui donne du sens. Sa critique du capitalisme débute par le point de vue de classe. Il n'était certes pas le premier à critiquer le capitalisme. Beaucoup de radicaux, de communistes et de socialistes utopiques, avant et en même temps que Marx, le faisaient également. Quand Marx et Engels ont écrit « Le Manifeste du Parti Communiste », ils ont critiqué d'autres communistes et ont exposé une perspective différente, leur version du communisme. La critique spécifique de Marx sur le capitalisme, sa contribution à la lutte de la classe ouvrière et à la libération de l'humanité, a laissé un legs durable qui continuera à hanter le capitalisme aussi longtemps qu'il existera. Cependant les idées de Marx sur le capitalisme et le communisme ont été brutalement supprimées, ignorées, mystifiées, réformées et déformées. Nombre de ceux qui se plaignent du capitalisme s'emparent de fragments du marxisme, comme la critique la plus puissante du capital et de l'exploitation, pour se donner une légitimité progressiste ou révolutionnaire. Certains revêtent les habits du marxisme, essayent de se poser en tant que porte-parole du marxisme. Soudainement, nous apprenons que Marx serait devenu l'allié de la « Théologie de la Libération », des mouvements nationalistes, des partisans du développement du capitalisme comme une étape nécessaire vers la révolution, de l'industrialisation, du libéralisme et du capitalisme d'Etat ; ou encore l'avocat des portes closes des régimes autoritaires staliniens...etc. Une grande partie de la gauche a aujourd'hui abandonné le capital de Marx. Bien que Marx nous ait fourni une analyse claire de la production capitaliste, il me semble nécessaire d'approfondir et de discuter certains des enseignements fondamentaux de Marx sur la classe et l'analyse de classe. Il est essentiel de voir ce que Marx lui-même a dit et écrit à propos du capitalisme, comment il l'a défini et expliqué. Le marxisme doit être démystifié et présenté de la façon dont Marx lui-même le concevait. Dans mon propos sur le capital, j'ai l'intention de montrer ce que Marx entendait par classe et analyse de classe, et le rôle que celles-ci jouent dans sa compréhension du capital. Cela nous permettra de comprendre les principales failles du nationalisme de gauche, qui s'oppose au capitalisme dans une perspective bourgeoise et nationaliste. Ainsi, cela nous aidera à mieux comprendre le communisme ouvrier et comment lui-même s'oppose au nationalisme de gauche.

Alors, qu'est-ce que le capitalisme ? Le capitalisme est défini de différentes façons. Certaines considèrent la propriété privée comme son fondement. D'autres prennent la disparité des niveaux de revenu, ou encore l'inégali-

té face au pouvoir politique comme critère de définition. Enfin, il est également défini en terme d'économie de marché et de compétition. Chacune de ces définitions amène à une conclusion politique partielle. Par exemple, ceux qui définissent le capitalisme en tant que propriété privée pensent que pour abolir le capitalisme, la propriété d'Etat pourrait remplacer la propriété privée. D'autres pensent que nous pourrions éliminer le capitalisme si nous supprimons le marché et instituons un système de planification central. Ceux qui définissent le capitalisme comme un système de répartition inégale cherchent la redistribution des richesses. Ces définitions du capitalisme sont étrangères à la critique marxienne du capital. Elles ne parviennent pas à saisir l'importance de sa contribution à l'humanité.

La théorie de classe marxiste prend en compte la propriété privée, le revenu, le pouvoir politique, le marché, et la concurrence. Pourtant, la critique marxiste se distingue en montrant que le capitalisme est directement lié à la production et à l'appropriation de la plus-value. Quand Marx parle de l'exploitation de classe, il a à l'esprit l'extraction de la plus-value créée par le travailleur direct dans l'entreprise capitaliste.

En analysant le processus de classe directement sous-jacent à la production capitaliste, Marx ne s'intéresse pas aux arguments nationalistes « tiers-mondistes » qui favorisent « l'économie nationale indépendante » par opposition à la domination économique étrangère. L'analyse marxiste du processus de classe n'est pas concernée non plus par l'origine du capital (« étranger et impérialiste » et « capital national »), ou par la grandeur (Coca Cola ou Zam Zam, équivalent iranien du Coca Cola), ni pas ceux qui personnifient le capital (par exemple, la famille Bush aux Etats-Unis, la famille Ben Laden en Arabie Saoudite ou l'Etat bureaucrate par exemple dans l'ex-Union Soviétique, ou s'il est technologiquement avancé (occidental) ou en retard (tiers-monde). Il n'y est également sans intérêt de savoir si le produit du travail est vendu sur le marché intérieur ou international. Aucun de ces éléments ne vient jouer un rôle quand Marx commence à décrire l'origine de la plus-value. L'approche marxiste de classe - c'est-à-dire la production et l'appropriation de la plus-value - fait abstraction de tous ces éléments, même si tous relèvent de l'analyse du capital en général.

Production et appropriation de la plus-value.

La société humaine, afin de vivre, doit satisfaire ses besoins physiques, mentaux, etc... Ainsi, la production sociale constitue un aspect fondamen-